

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 3 (1858)
Heft: 16

Artikel: Une descente des Français en Angleterre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-328618>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, capitaine d'état-major fédéral.

N° 16

Lausanne, 31 Août 1858

III^e Année

SOMMAIRE. — Une descente des Français en Angleterre. — Mémoire présenté au concours de 1857 par M. le commandant Müller, instructeur-chef à Zurich. — Statistique militaire des Etats d'Italie.

UNE DESCENTE DES FRANÇAIS EN ANGLETERRE

Ce sujet, qui revient assez souvent dans la presse politique, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, est l'occasion d'assertions parfois si curieuses, que nous croyons intéressant d'en dire quelques mots.

Les Anglais ne doivent, du reste, pas se plaindre des opinions erronées qui prennent vogue à l'endroit d'une invasion de leur pays, car elles ont leur source en Angleterre même, dans le jeu des partis qui s'y disputent la direction du gouvernement, et qui ne craignent pas de pousser parfois près des limites du mensonge leurs récriminations politiques. Ce jeu peut facilement tromper ceux qui n'en connaissent pas le mécanisme tout particulier. Pour triompher de ses adversaires sur tel objet ou dans tel but donné, chaque parti appelle successivement à son aide l'honneur national, la crainte d'une infériorité politique, la perte des colonies, l'épouvantail d'une invasion. Grâce à ces ressources oratoires, les membres du parlement, les meetings, les journaux, parviennent à faire adopter quelque grande dépense, combattue comme ruineuse par des adversaires qui ont choisi les sujets financiers pour champ de bataille ; ou bien à faire blâmer le ministère, en le représentant comme peu soucieux de la défense du pays et comme le laissant en arrière de tous les autres du même rang. On exagère à dessein la force de ceux-ci et l'on rabaisse à plaisir celle de l'Angleterre, pour mieux atteindre le but cherché. Il en résulte que maintes gens, au-dedans comme au-dehors, prennent au sérieux les alarmes répandues, et qu'en France, particulièrement, on s'habitue à admettre comme absolument vrai tout ce qui se dit à ce sujet dans la presse et dans le parlement de la Grande-Bretagne, et à considérer une expédition d'outre-Manche comme l'entreprise la plus simple du monde. La presse en parle parfois sans sourciller, ni plus ni moins que d'une descente en Afrique, et même des militaires revêtus de hauts grades ont montré, dans des adresses récentes, qu'ils envisageaient la chose à un point de vue semblable. Ces singulières opinions n'ont pas manqué d'avoir de l'écho, quoiqu'on eût dû remarquer que, précisément à cause de leur source militaire, elles respiraient plus de vaillante ardeur que de sage réflexion.

Sur quoi, en effet, pourrait-on se baser pour parler de la facilité d'une invasion en Angleterre, soit de la France, soit de quelque autre grande puissance maritime, soit de plusieurs d'entr'elles à la fois ? L'histoire n'offre aucun précédent qui puisse autoriser cette légèreté de prévisions. Au contraire, et de toutes les expéditions qui pourraient menacer quelqu'un des grands Etats de l'Europe, celle contre les Iles britanniques est la seule dont on oserait dire, avec quelque apparence de raison, qu'elle est impossible, car elle est la seule qui n'ait pas été réalisée dans le cours des derniers siècles.

Sans imiter un langage aussi absolu, nous dirons que si, dans l'état actuel de l'Europe, il paraîtrait ridicule de parler avec aisance et sans données positives de la prise de Moscou, de Vienne, de Berlin, de Madrid, de Washington, de Rome, de Paris, par quelque armée européenne, toutes choses qui se sont cependant faites, il le serait bien plus de parler de la prise de Londres, vierge encore d'un tel événement et présentant de tout autres difficultés. Tandis qu'il n'a été épargné à aucune capitale du continent d'avoir vu, pendant le dernier siècle, quelque entrée de vainqueur dans ses murs, le sol britannique n'a pas payé ce tribut à la conquête étrangère et a toujours repoussé ou détourné les tentatives faites contre lui.

Celles de Jaques II et de Hoche sur l'Irlande ont abouti à des désastres connus. Après elles, le grand capitaine des temps modernes essaya trois fois, entre autres, de frapper sur l'Angleterre un coup décisif.

En 1798, il dirigea tous les efforts de la France victorieuse vers cette pensée, et, de l'autre côté de la Manche, on se prépara énergiquement à la lutte. Mais le vainqueur de Rivoli, au lieu de faire le saut de Calais à Douvres, crut plus simple d'aller attaquer l'Angleterre en Orient et de débarquer en Egypte. Le détour est assez grand pour témoigner des difficultés du chemin direct.

Plus tard, en 1803, Napoléon rassemble au camp de Boulogne 160 mille vétérans, les premiers soldats du monde, et se prépare à les lancer sur l'Angleterre au moyen de 5,000 péniches, escortées de 60 vaisseaux de ligne ; mais le temps se passe en préparatifs que l'Empereur ne juge jamais assez grands, ni assez sûrs, et finalement il préfère, plutôt que de risquer sa belle armée dans cette entreprise, la conduire d'abord au cœur de l'Allemagne, contre les Autrichiens et les Russes coalisés.

Vainqueur des Autrichiens à Ulm, des Russes à Austerlitz, puis des Prussiens à Iéna, et encore des Russes à Friedland, dominant, depuis le traité de Tilsitt, plus de la moitié de l'Europe, va-t-il reprendre son projet de descente maritime ? Non, mais le remplacer par une des plus vastes combinaisons que jamais cerveau de souverain absolu ait rêvées, celle du blocus continental, pour le maintien duquel il remanie l'Europe, entreprend une guerre terrible en Espagne, une expédition gigantesque en Russie ; et tout cela plutôt que de sauter ce petit bras de la Manche.

Voilà ce que nous dit l'histoire seule de cette opération en particulier.

Voyons ce qu'elle dit des expéditions maritimes en général.

L'expérience est ici d'accord avec les données théoriques de l'art pour montrer

que, de toutes les entreprises de guerre, celles dont nous parlons sont les plus difficiles de nos temps modernes, car elles sont les plus complexes par la diversité d'opérations qu'elles nécessitent, les plus vastes par l'étendue presque illimitée de la zone d'opérations, et les plus périlleuses par le grand nombre des dangers, vents contraires, tempêtes, écueils, embarquements, débarquements, qui, outre l'ennemi, menacent sans cesse les mouvements ou la ligne de retraite de l'assaillant.

Aussi, l'histoire moderne, qui enregistre tant de faits glorieux dans les annales des guerres continentales, en renferme bien moins dans celles des expéditions et descentes maritimes. Les deux cinquièmes à peine des entreprises de ce genre peuvent être considérées comme ayant abouti à un résultat satisfaisant, et encore ne fût-ce jamais qu'avec une grande disproportion de forces et de ressources.

Depuis l'introduction du système de guerre moderne jusqu'à nos jours, nous comptons, en négligeant quelques opérations partielles ou spéciales, trente-trois expéditions et descentes maritimes, entreprises contre divers Etats.

Sur ce nombre, dix-huit échouèrent, soit dès le début, par suite de circonstances exceptionnelles, soit après quelques premiers succès plus ou moins importants. Ce sont les suivantes :

1° En 1544, Charles-Quint contre Alger, y perd 160 bâtiments et 8 mille hommes.

2° En 1565, Moustapha et Draout-pacha, avec 140 vaisseaux et 32 mille janissaires, contre Malte, repoussés par Jean de la Valette.

3° En 1578, Sébastien de Portugal, contre le Maroc, avec 20 mille hommes, taillés en pièces à Alcazar.

4° En 1588, l'*invincible armada* de Philippe II, contre l'Angleterre, 157 bâtiments de guerre, 2,630 canons, 30 mille hommes, à moitié détruite par les vents et par Drake.

5° En 1690, 6 mille Français, portés par 73 vaisseaux de ligne, débarquent en Irlande pour soutenir la cause de Jacques II, sont réduits à capituler.

6° En 1775, 16 mille Espagnols, contre Alger, doivent se réembarquer.

7° En 1779, nouvelle armada française, sous d'Orvilliers, contre les Anglais en Amérique ; 63 vaisseaux, 300 transports, 40 mille hommes ; dispersée.

8° En 1796, Hoche et 25 mille hommes, contre l'Irlande, dispersés.

9° En 1798, Bonaparte contre l'Egypte, 30 bâtiments de guerre, 400 transports, 25 mille hommes ; débarquement et débuts heureux, puis revers et capitulation.

10° Même année, 15 mille Ottomans débarquent à Aboukir ; défaits, malgré leur bravoure et l'avantage de la presqu'île, par des dispositions de Napoléon qui peuvent servir de modèle contre tout débarquement.

11° En 1799, 40 mille Anglo-Russes débarquent successivement en Hollande sans résultats, quoique sans dangers.

12° En 1802, descente heureuse des Français à Saint-Domingue, mais qui doit bientôt évacuer l'île après des pertes énormes.

13° En 1806, le général Stuart envahit la Calabre, mais doit peu après regagner la Sicile.

14° En 1808, les Anglais, partis de Montevideo, échouent contre Buénos-Ayres et perdent toutes les places espagnoles.

15° En 1809, 40 mille hommes de troupes anglaises, avec 30 mille marins, dirigés contre Anvers et mal commandés, manquent leur but.

16° En 1813, descente bien combinée de Murray vers Tarragone contre Suchet, mais le général anglais doit repartir après quelques succès.

17° En 1815, 10 mille Anglais échouent dans la Louisiane contre les milices de Jackson.

18° En 1854 et 1855, les expéditions des alliés dans la Baltique, avec 60 bâtiments de guerre, portant plus d'un millier de bouches à feu et des troupes de débarquement, et se réduisant à la prise de quelques îlots, doivent aussi être considérées comme ayant manqué leur but.

On pourrait encore adjoindre à cette liste le projet du camp de Boulogne, à cause des craintes et des vastes préparatifs qui en résultèrent.

Les expéditions qui réussirent plus ou moins complètement sont au nombre de 15, savoir :

1° En 1535, le puissant empereur Charles-Quint, avec 500 bâtiments et 30 mille hommes, contre Tunis.

2° En 1552, prise de Rhodes par Soliman I^{er}, avec une flotte nombreuse et une armée évaluée à plus de 120 mille hommes.

3° En 1572, Mustapha-pacha contre Chypre, avec 200 galères et 55 mille hommes.

4° En 1630, Gustave-Adolphe descend en Poméranie avec 18 mille hommes et une flotte de 9 mille matelots; le débarquement est peu disputé par les impériaux.

5° En 1615, les Ottomans, avec 350 galères et 55 mille hommes, prennent la Canée et triomphent des Vénitiens, peu secourus de la Métropole.

6° En 1667, descentes successives en Crète de 50 mille Ottomans, d'abord sous Kiupruli, prise de Candie; vingt-cinq ans de luttes contre les Vénitiens et leurs auxiliaires.

7° En 1700, Charles XII, avec 200 transports et 20 mille hommes, protégés par une escadre et secondés par les marines hollandaise et anglaise, envahit le Danemark.

8° En 1772, Pierre-le-Grand descend sur la côte persane de la mer Caspienne, avec 270 bâtiments et 20 mille hommes, rejoint sa cavalerie venue par terre, et prend Astrabad, en profitant des dissensions des partis.

9° En 1779, 25 vaisseaux français et 10 mille hommes, sous d'Estaing et Rochambeau, réussissent à dominer aux Antilles et contribuent à l'investissement des Anglais de Cornwallis.

10° En 1801, 20 mille Anglais, sous Abercrombie, débarquent en Egypte et y

donnent, au prix de graves pertes, le dernier coup à l'expédition française, déjà frappée de ruine.

11° En 1807, lord Cathcart et 25 mille Anglais s'emparent de Coppenhague et de la flotte danoise.

12° En 1808, débarquement de Wellington, avec 15 mille Anglais, en Portugal ; débarquements subséquents, mais revers et mort du général Moore, dont l'armée est contrainte de se réembarquer à la Corogne.

13° En 1814, audacieux coup de main de 8,000 Anglais contre Washington, mais sans résultats militaires ; ils en repartent aussitôt.

14° En 1830, 30 mille Français prennent Alger, à la suite d'une expédition bien conduite, et où la France était très supérieure en forces.

15° En 1854, débarquement, sans résistance sur mer ni sur terre, de 60 mille Anglo-Français en Crimée, renforcés successivement ; prise de la moitié de Sébastopol après un siège de onze mois.

De cette énumération, on peut tirer plusieurs observations :

1° Parmi les entreprises qui réussirent, presque toutes ont été faites avec une grande supériorité de forces matérielles du côté de l'assaillant, et l'on n'en trouve aucune qui, par les ressources mises en jeu, pût se comparer à celle dont l'hypothèse nous sert aujourd'hui de discussion. Celles qui, par diverses analogies, s'en approcheraient le plus sont les deux principales des Ottomans contre la Crète et les Vénitiens, ou, à d'autres égards, celle des alliés en Crimée ; de sorte que, si l'on voulait établir, d'après ces faibles renseignements de l'histoire, une moyenne approximative des chances d'expédition maritime d'une grande puissance contre une autre grande puissance, on aurait au plus le 10 pour cent.

2° Dans le cas particulier, cette moyenne devrait encore être abaissée, si l'on observe que ces diverses entreprises font, par leurs résultats, un rôle comparative-ment supérieur aux Anglais. Toutes les expéditions dirigées contre le sol de l'Angleterre, c'est-à-dire *trois*, ont été repoussées, sans compter le projet de 1803. Sur les trente-trois opérations enregistrées, douze furent conduites par les Anglais, seuls ou avec leurs alliés, contre divers pays, et cinq réussirent. Ils ont donc eu, en somme, huit succès, dont plusieurs fort importants, contre huit revers, dont deux seulement, Etats-Unis et Buénos-Ayres, eurent de graves conséquences militaires.

On pourrait, en poursuivant ces calculs et en y faisant entrer d'autres opérations navales, établir un tableau complet des avantages et des revers de chacun des grands Etats maritimes, et calculer les différences de force représentées par ces données ; mais nous laissons ce travail intéressant, quoiqu'un peu subtil, aux amateurs de statistique historique.

Dans un prochain numéro, nous examinerons les causes comparatives de la difficulté des expéditions maritimes.